



ARIANE BOIS

Sans oublier

ROMAN

SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES



CHARLESTON

Prix Charles Exbrayat
Salon du livre de Saint-Étienne



ARIANE BOIS

SANS OUBLIER

Lorsqu'elle apprend l'accident qui a coûté la vie à sa mère, une jeune femme voit son monde exploser. Tout se délite et s'obscurcit dans le ciel de sa mémoire. L'onde de choc atteint ses enfants et son mari. Pour enrayer cette chute libre, il lui faut partir vers Le Chambon-sur-Lignon, ce village qui fut héroïque pendant la Seconde Guerre mondiale, tenter de se retrouver loin de chez elle pour sauver les siens.

Récit d'un crash intime, d'une fugue maternelle sur les traces d'un silence familial, *Sans oublier* raconte comment, pour devenir mère, il faut d'abord cesser d'être une fille.

« Sans oublier est un beau livre, de ceux qu'on n'oublie pas. »
Le Parisien

« Une rage de vivre incroyable. Captivant et émouvant. »
L'Obs

Grand reporter et romancière, **Ariane Bois** a déjà publié cinq romans, *Et le jour pour eux sera comme la nuit* (Ramsay, 2009 ; J'ai lu, 2010), *Le Monde d'Hannah* (Robert Laffont, 2011 ; J'ai Lu, 2014), *Le Gardien de nos frères* (Charleston, 2018) et *Dakota song* (Belfond, 2017). Tous ont été salués unanimement par la critique, par sept prix littéraires, et traduits à l'étranger.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-342-3



9 782368 123423

7,50 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature générale


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

SANS OUBLIER

© Belfond, un département de Place des éditeurs, 2014

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-342-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.
Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Ariane Bois

SANS OUBLIER

Roman

BELFOND

*À Étienne, mon père, ce géant trop tôt disparu,
dont les années au Chambon comptèrent
parmi les plus heureuses de sa vie.*

À mon fils Aurélien, qui sait pourquoi.

À Carole, pour tout.

*« Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube
une promesse qu'elle ne tient jamais... Il n'y a plus
de puits, il n'y a que des mirages. »*

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*

Elle m'a juste dit : « J'ai peur d'avoir froid là-bas », et puis aussi : « Quelques jours seulement, ma chérie, c'est promis. » Je me souviens de lui avoir répondu : « Fais attention aux pingouins quand tu traverseras la banquise. » Pas drôle, même si, ce matin-là, elle partait en reportage en Sibérie pour le magazine qu'elle dirigeait. J'ai entendu le bruit du combiné que l'on raccrochait. Je parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, celui où les gens ne communiquaient que par téléphone fixe. Ce téléphone raccroché fut, comme on dit, le dernier signe de vie de ma mère.

Je travaillais huit heures par jour dans une agence de pub tenue par des décérébrés, neuf stations de métro, dix-huit avec le retour, passage par la case Franprix, avant de retrouver mes petits, une fille

de bientôt six ans et un garçon de trois ans, juste à temps pour les coucher, et attendre l'Homme, qui rentrait fourbu de ses journées dans une compagnie d'assurances à la Défense.

L'après-midi de l'appel, pour la première fois depuis longtemps, j'avais fait l'école buissonnière. Séché, comme au temps du lycée. Une angine diplomatique soignée à la potion magique Deneuve dans le dernier Téchiné. Chez mes parents trônait la photo d'une petite fille dans une chaise haute, recevant la becquée de la main d'une créature mutine assise dans un lit aux draps bousculés. Sa blondeur éclabousse tout, Catherine époque *Le Sauvage*, avec ses bras nus, son teint de coquillage, des seins en forme de mangue et un sourire à impressionner la pellicule, en tout cas mon père qui photographie la scène. À chaque nouveau film, je me précipitais, comme à une réunion de famille. L'intimité en moins, c'était un plus.

De ce vendredi de mai, je n'ai pas le souvenir d'une intuition particulière, plutôt un sentiment d'angoisse diffus. Un état devenu habituel chez moi, une seconde peau depuis la maternité. Le poids des responsabilités, le sentiment écrasant de ces vies à protéger m'empêchaient parfois de respirer. Ce jour-là cependant, je n'étais pas la seule à retenir mon souffle. Un fou furieux retenait en otage une classe de maternelle dans une école de Neuilly, et la France entière avait le mal de mère. C'était la première fois qu'une telle chose arrivait dans ce pays, et nous étions assez naïfs pour croire qu'elle

ne se reproduirait pas sous d'autres formes, sous d'autres latitudes. Impossible d'imaginer les fusillades dans les collèges américains, les commandos à l'école de Beslan, les tueries d'élèves en Chine, à Rio et même à Toulouse. Nous restions innocents. Mais je m'égare.

Le lendemain, le ciel était toujours d'un bleu irréel au-dessus de Paris. Et à la radio passait en boucle une bonne nouvelle. Le maire de Neuilly, un petit bonhomme pas beau, bourré de tics, avait pénétré dans la salle de classe avec les troupes d'élite, libérant les enfants, tous sains et saufs. Courageux, ce Sarkozy, qui sortait fiérot de la pièce devant l'essaim de caméras, les pupilles encore dilatées par la peur. Dans la salle de bains meublée suédois que l'on aimait occuper en même temps, mon mari et moi étions partis dans une danse de Sioux. Et j'avais écrasé une larme en imaginant la terreur des mamans, les corps chauds qu'elles serraient dans leurs bras. Si j'avais su combien j'allais pleurer dans les prochaines semaines, je me serais sans doute économisée.

Décidément, ce week-end ne ressemblait pas aux autres.

Nous partions tous les quatre en vacances au bord de la mer, un minuscule miracle, vu le nombre de voyages d'affaires de l'Homme à travers l'Europe. Le vol étant prévu en soirée, il fallait occuper les gamins. Leur proposer un film de Disney au magnétoscope et profiter d'une sieste crapuleuse entre adultes ne nous ressemblait pas. À cette époque,

nous avions encore des principes. Enfin, c'est ce que l'on croyait.

Avant un départ, nous offrions donc à nos deux amours le Jardin d'Acclimatation, le paradis pour eux, le meilleur des vacances. Collants de sucre, écœurés par les tours de manège, épuisés par leurs cavalcades, ils dormiraient dans l'avion, et nous pourrions enfin respirer, lire un article jusqu'au bout, oublier la gestion de cette PME familiale, où nous échangeions infos vitales (« Tu as le sac pour la danse ? »), ordres contradictoires (« Éteins la télé !... Rallume, je veux voir les infos... ») ou bilan de fin d'année (« Je suis crevé. – Moi aussi... »).

Claire, la prunelle de mes yeux, et Simon, poussah aux jambes potelées, avaient adoré chaque moment de cet après-midi. Le silence coulait comme une caresse sur nos visages, pendant qu'ils s'assouplissaient à l'arrière de la voiture. À travers la fenêtre, ma jambe faisait du pied au rétroviseur. Paris avait des airs champêtres.

L'Homme allume la radio, fait entrer la rumeur du monde dans ce moment si précieux. Et cela m'exaspère.

La voix, un peu métallique... *Un hélicoptère transportant des journalistes français se serait écrasé près du détroit de Bering...*

Un éclair blanc, les neurones qui s'affolent, les mains qui tremblotent, entament un drôle de ballet. Le corps a compris, il comprend toujours avant l'intellect. Je regarde mon mari et me noie lentement.

— Ils ont dit quoi ? En Sibérie ?

Le feu passe au vert, on klaxonne derrière. L'espace d'une seconde, pour la première fois, je me dissocie, deviens une passante observant l'image que l'on doit donner. Un papa très brun aux cheveux bouclés et décoiffés, une maman châtain aux reflets sophistiqués, deux gamins endormis à l'arrière d'une Jeep noire, modèle Kinshasa. On a juste évité le pare-buffle. Pour rouler dans le XV^e, faut pas charrier.

— Tu crois qu'il y a combien d'hélicos transportant des journalistes français, en ce moment, en Sibérie ?

Je veux qu'il me rassure. Un homme, c'est fait pour cela, non ?

Livide, il agrippe le volant avec l'air d'un paysan prêt à étrangler une poule. Drôle d'image qui éclot en pleine rue de Longchamp, un samedi après-midi ensoleillé. Et maintenant, on fait quoi ? Pour l'instant, on roule droit devant nous. Je cherche à capter d'autres stations qui m'en diraient plus. Le tiercé, la météo, le tennis... Après Cannes, c'est Roland-Garros, j'avais oublié.

Hagards, subitement vidés, nous n'osons pas nous regarder. Si l'on évite le regard de l'autre, notre monde tient encore debout. Comme dans cette blague juive, où le type tombe d'une tour en murmurant : « Pour l'instant, tout va bien. »

Comment savoir ? Mon cerveau cherche une piste. N'importe laquelle, plutôt que cette terreur qui s'installe.

Direction le quai d'Orsay. Comme à la télé. La tête du planton quand il nous a aperçus, portant chacun un enfant dans les bras avec tétine et barbe à papa.

J'ai brandi la carte de presse périmée d'une amie, je m'en servais pour entrer gratis dans les musées – un moment, après un stage d'été au *Figaro*, j'avais joué avec l'idée de devenir journaliste, comme ma mère. Ce sésame à l'entrée du ministère me rassure, je suis presque contente de moi, je reste bonne élève, appliquée. Cela devrait suffire à conjurer le sort.

Car, voyez-vous, côté deuil, je ne suis pas tout à fait vierge. J'ai enterré mon frère quatorze jours après son vingtième anniversaire. Un météore parti dans l'aube sale.

Devant nos airs déterminés, le garde renonce à nous barrer le passage. Tous mes sens sont démultipliés : je capte les effluves aigretés de sa transpiration, j'entends le cri d'un oiseau. Je n'avais jamais remarqué que les murs du Quai d'Orsay étaient criblés d'impacts de balles. Mauvais présage.

Un sous-fifre du service de presse consent à nous recevoir. *L'Équipe* dépliée sur son bureau, il débite d'un ton important que là-bas, dans la toundra, deux hélicoptères effectuaient des rotations. L'un a atterri normalement, l'autre s'est écrasé, on n'en sait pas plus pour l'instant. La pièce rétrécit, mes poumons aussi, la terreur comme un gaz dans ma gorge. Je sors en titubant. Cinq minutes plus tard, mon mari me rejoint, blême.

— On m'a laissé consulter la liste...

Hacher ses phrases ne lui ressemble pas.

— *A priori*, ta mère se trouve dans le mauvais hélicoptère... Mais avec ces imbéciles de Russes, on ne sait jamais...

« Non ! » Je hurle, je refuse d'entendre, je le frappe de mes petits poings. Lui ferme les yeux sous la grêle des coups, bombe la poitrine, pour me l'offrir, comme réceptacle à mon angoisse hystérique. Soudain il enserme mes poignets et les pose sur son cœur en murmurant des mots apaisants. Je me laisse pousser dans la voiture. Il salue le garde, quand je le cognerais bien, ce corbeau de malheur.

Il nous a fallu rentrer. Dans le couloir, les valises semblaient nous narguer.

Mon père se trouvait dans le Sud, avec son frère, pour le week-end. Une histoire de vieille voiture à descendre pour l'été. Je me trompe de numéro, les chiffres m'échappent, mes doigts refusent d'obéir. L'oncle répond en premier. Un court répit.

Je raconte le peu que je sais, mettant pour la première fois des mots sur le cauchemar, lui donnant une forme, un contour. Quelques phrases entrecoupées de silences et de souffles. D'un naturel taiseux, mon père se ferme aux heures graves. Il compte prendre la voiture le soir même, je refuse. Ce sera le premier train, demain matin.

Je veux appeler les autres pour ne pas rester seuls devant l'abîme. Mais quoi dire ? « Un hélicoptère s'est crashé à l'autre bout du monde. Ma mère se trouve *peut-être* à l'intérieur. » Cela ne fait ni sérieux ni informé. J'attends. J'attends de savoir si mon univers s'écroule.

À vingt heures, impeccable sous son brushing, PPDA ouvre le journal télévisé avec cette nouvelle. C'est vrai, alors. C'est arrivé. D'autres que nous le savent maintenant.

La nuit passe dans un désordre d'ombres et de visions effroyables. Maman disloquée sur la banquise, l'hélico comme un gros bourdon coupé en deux, des rangées de fauteuils éparpillées dans un paysage apocalyptique. Au réveil, nous avons l'air d'avoir livré bataille des heures durant. On prend les enfants dans le lit. Le drap nous camoufle pour un temps tous les quatre, éloignant la catastrophe qui s'annonce.

« Allô ? Bonjour, ici le Quai d'Orsay. Je suis désolé de vous apprendre que votre mère est décédée dans l'accident d'hélicoptère qui a eu lieu hier en Sibérie. »

Je crois avoir dit merci et même au revoir. Avant de me traîner aux toilettes pour vomir le thé du petit-déjeuner.

On s'approche du quai, un trou dans le cœur. Mon père descend du wagon le premier, sa grande silhouette terriblement plus voûtée. Il me faut le regarder, prononcer pour la première fois ces mots qui explosent entre nous : « Maman est morte. » Il ferme un instant les yeux puis s'avance, tête baissée. Bousculés par les voyageurs, l'Homme et moi, nous suivons. Un trio de malheur, des robots assommés. Le retour est sépulcral. Assis à l'avant, mon père s'est couvert le visage de sa veste, il se cache, épouvantail épouvanté.

À la maison, les enfants crient de joie comme si nous revenions de voyage. Claire s'approche, les dents du bonheur brillant dans son visage allongé et la bouche comme un bouton de pivoine, mais Papa la regarde sans la voir. En guise de bienvenue, Simon brandit le taxi rouge qui l'accompagne partout. Puis tout se brouille.

Déjeuners et dîners s'enchaînent, sans horaires. Le temps se dérègle, se dilue. Personne ne s'habille, les petits manquent l'école toute la semaine. La nouvelle connue, la famille, les amis, des journalistes aussi, affluent de partout. À la fin, on laisse ouverte la porte de l'appartement, c'est plus commode.

Muré dans notre chambre, à l'étage, mon père n'en sort que contraint et forcé. Les visages défilent, déformés par la fatigue et le chagrin, j'aimerais qu'ils s'en aillent tous, ne plus avoir à parler, à embrasser. J'ai mal aux pommettes à force de recevoir les marques d'affection des uns et des autres, et le dos bloqué par le canapé du salon, épave pour la nuit.

En général, c'est vers deux heures du matin, dans notre premier sommeil, que la sonnerie retentit. Dans le combiné on parle russe ou un mauvais anglais, un sabir menaçant. Des gens de la police, de la mafia, du gouvernement, que sais-je, réclament de l'argent pour restituer le corps. En quelques jours, nous voilà propulsés dans un roman de John Le Carré. On nous a expliqué qu'avec l'ex-URSS, mieux valait payer si l'on voulait enterrer quelqu'un. Des pseudo-intermédiaires, des simili-hommes d'affaires,

des diplomates véreux exigeant un versement en dollars, en francs ou en roubles se succèdent au téléphone pour nous en persuader.

Après l'appel du Quai d'Orsay, ce furent là les seuls coups de fil « officiels ».

Nous n'avons plus été contactés par l'ambassade de France ni par le ministère des Affaires étrangères. Jamais on ne nous a proposé le moindre soutien psychologique. Il ne s'agissait pas d'une prise d'otages ni d'un bus accidenté sur la route des vacances, mais d'un deuil privé, à vivre seuls, comme on pouvait. Pourtant, après un décès familial, il est rare d'avoir affaire à des malfrats ex-soviétiques déchirés à la vodka ou à des drogues diverses. Au téléphone, nous répétions : « Non ! Niet ! Pas de rançon ! », comme des somnambules, et nous retournions nous coucher, sans larmes, secs et désespérés. Je retombais aussitôt dans un sommeil sans rêve, en m'accrochant à l'épaule de l'Homme.

Comme nous n'avons rien voulu payer, pendant un temps qui nous a paru infini, nous n'avons pas su où elle se trouvait, ni pu récupérer effets personnels et objets de valeur. Pas de passeport, de collier ou d'alliance. Celle-ci m'obsédait. J'entretenais le curieux fantasme d'offrir cette bague à mon père, ou de la passer à mon doigt après l'avoir fait élargir, ma mère étant plutôt du genre tanagra. La non-restitution des papiers officiels posa longtemps problème. Aveugle aux suites rocambolesques du drame, l'administration nous les réclamait à chaque démarche. Une femme se baladait-elle à l'Est avec

le passeport maternel ? Selon les jours, je l'imaginai en Mata Hari, en James Bond *girl*, en « mule » pour la drogue ou en candidate à l'exil de sa triste banlieue moscovite. Peut-être la croiserais-je dans un aéroport. Elle, encore jeune, portant les nom et prénom de celle que j'appelais dans mon sommeil, et moi, mon chagrin en bandoulière.

Deux semaines plus tard, un colis est arrivé chez mes parents, un sac-poubelle en plastique gris, barré de tampons en caractères cyrilliques. Pour l'occasion, mon père est revenu dans l'appartement, la première fois depuis l'accident.

À dix heures du matin, le hall empeste l'escalope frite et le détergent citronné de la concierge. Le digicode aux chiffres presque effacés grésille, l'ascenseur ne se presse pas. Cela tombe bien, j'ai envie de rebrousser chemin. Sonner au quatrième gauche, entendre les pas lents et épuisés de mon père, retrouver l'odeur si familière de lavande et de patchouli du salon, me semble inhumain.

Je serre les dents, les poings, le ventre, tout ce que l'on peut serrer, et j'écrase la sonnette.

Dès que mon père s'encadre dans l'embrasure de la porte, une odeur terrible assaille mes narines. Je mets quelques secondes à comprendre. L'essence. Au moment du crash, le kérosène s'est déversé partout. J'écarte mon père qui tente de me barrer l'accès à la salle à manger. Muraille dérisoire, il est si friable. Moi, j'ai la force de la jeunesse, l'énergie du désespoir.

Du pochon minable gracieusement envoyé par l'Aeroflot, j'extrais les bottes blanches prêtées par

sa meilleure amie, un caleçon long, une chemise de nuit, un gant. Il y a aussi un anorak, un bout d'anorak, plutôt. Une manche et un morceau de capuche, pour être précise.

L'odeur prend à la gorge. Vite, tout jeter, mais, avant, vérifier. J'ai beau retourner les poches et le gant, explorer les doublures, déchirer la capuche, je ne trouve rien. Aucun message secret. Juste des grains de poussière du bout du monde et des taches de pétrole nauséabondes.

Dans le miroir de la salle de bains où je me réfugie, mon image m'effraie. Les yeux caves, le teint gris, un masque de choc. La brosse à dents rose, sa robe de nuit en soie bleue, un brumisateuse d'eau minérale. Je m'enfuis comme une voleuse, courant jusque chez moi, traquée par ce petit musée intime qui lui survit.

La nuit, les petits me réveillent. Claire veut un câlin, une histoire, un verre d'eau. Simon émerge d'un cauchemar, les cheveux poisseux. Après tout, qu'espérais-je ? Nous avons décidé, leur père et moi, de leur raconter la vérité du mieux possible. Peu après le coup de fil, nous les avons donc assis solennellement sur le canapé.

— Moumou a eu un accident. Elle ne reviendra plus.

— Comme la maman de Bambi ? avait demandé Claire.

Son dessin animé favori, elle en connaît chaque réplique, et le regarde chaque fois avec la même mimique fascinée. Claire avait ouvert les yeux comme des gouffres. Simon avait semblé prendre la

nouvelle avec bonhomie, presque avec indifférence. Ils n'avaient pas pleuré. En tout cas, pas tout de suite.

Mais chaque nuit, tous deux cherchent à se glisser dans le canapé, à s'introduire entre nous. Pas assez d'énergie pour les ramener dans leur chambre, moi qui me montrais si fière de leur sommeil, de leur respect pour le repos des autres.

Finie la quiétude de l'obscurité. Tous les soirs, des pieds me martèlent le dos, des coudes me pilonnent le visage. Les enfants font intrusion, et cela ne me dérange pas.

Quinze jours après l'accident, j'éprouve soudain dans l'après-midi une angoisse terrible, de ne pas les sentir là, tout de suite, avec moi. J'essaie de me raisonner : Claire sortira dans une demi-heure, j'irai chercher Simon ensuite à la halte-garderie, personne ne me les prendra, rien ne va leur arriver, ce sera bientôt « l'heure des mamans » – à chaque rentrée, ces mots me donnent envie d'adhérer au MLF. J'aurai un rôle à tenir, moi qui n'ai pas encore pu reprendre le chemin du bureau. Je ne serai plus cette pauvre Mme Untel (« Vous savez, celle dont la mère... »), comme les voisins le murmurent sur mon passage, mais la maman de Claire et de Simon, une maman dont le mérite serait d'être en vie. Impossible pourtant de penser à autre chose. Je tourne en rond dans la pièce, puis descends l'escalier, le souffle court. Je sonne chez la directrice, tambourine à sa porte sous l'œil médusé de la gardienne, prétexte une urgence et récupère les enfants. Je fais intrusion, comme eux.

À la maison, Claire et Simon installent leurs affaires sur la table de la salle à manger et se mettent à dessiner en silence. Je m'approche, recule aussitôt. On dirait des silhouettes d'Egon Schiele, des croquis de Munch. Du noir, des formes torturées, des corps en souffrance, des bonshommes comme des déportés.

Ma fille s'empresse de raconter à son père leur journée écourtée :

— Maman est venue me chercher avant la cloche aujourd'hui.

— Demain, c'est pareil ? ajoute Simon plein d'espoir.

L'Homme fronce les sourcils.

— L'école, c'est sacré !

Son regard me transperce. Je lis sur son visage avec facilité. Lui aussi, d'ailleurs. Dans quelques années, nous nous ressemblerons. Ce n'est pas cher payer un amour qui dure.

— Tu ne veux pas retourner au travail ? glisse-t-il doucement avant de sombrer dans le sommeil. Ce serait mieux, ça te changerait les idées, tu resterais occupée, en attendant..

En attendant quoi ? Le retour de son corps, l'enterrement, une forme d'épilogue social, le début officiel du deuil ?

Il a raison, il a souvent raison. Mais j'erre dans une toundra de chagrin, espérant contre toute logique une erreur, une tragique méprise des Russes, un *happy end*.

Dix-huit jours après ce samedi-là, un coup de fil, un matin.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Sans oublier

Ariane Bois



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON